

# REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 75 cent.  
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.  
Le n<sup>o</sup>, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

**SOMMAIRE**

**GRAVURES :** Robe de dîner. — Bonnet de matin. — Coiffure pour dame d'un certain âge. — Carré en guipure renaissance. — Deux dentelles en frivolité. — Dentelle au crochet. — Deux entre-deux au crochet et mignardise. — Dentelle au crochet et mignardise. — Bande à broder au point russe. — Voile de fantaisie en nansouk et tulle grec. — Bande en tapisserie. — Store de croisée et dessin des roses pour le store. — Deux toilettes de promenade. — Costume de garçon de cinq ans. — Costume de fillette de six ans. — Toilette de dîner. — Rébus.

**SUPPLÉMENT :** Planches de modes coloriées.

**EXPLICATION**

**DES GRAVURES**

**1. Robe de dîner en faille noire.** — Jupe unie formant pouf derrière et se relevant sur le côté gauche au moyen d'une riche passementerie très-perlée de jais, formant amouillère et ornée de glands imitant des boutons de roses. Le relevé laisse voir un piqué en faille gris-perle, simulant un jupon de dessous plissé en gros plis plats. Corsage châtelaine et manches au coude garni de la même passementerie avec glands; bouts de manche bouillonnés en crêpe lisse; chaque bout de manche est fixé par une jarretière gris-perle avec petites boucles de jais. Col, revers avec fraise en faille noire doublée de gris-perle; fraise intérieure en crêpe lisse. — Modèle de M<sup>me</sup> Bréant-Castel.

**2. Bonnet de matin.** — Fond mou en mousseline, de forme ronde. Passe un peu large, encadrée de deux bandes de mousseline brodées; ces bandes entourent la coque de rubans qui fait pied à la torsade, et se

réunissent en une large barbe sur laquelle retombent des brides en ruban de nuance bleu serpent, vert d'eau ou mauve.

**3. Coiffure pour dame d'un certain âge.** — Cette coiffure, de forme Marie Stuart, convient parfaitement à une personne dont le devant de la chevelure commence à s'éclaircir; la pointe, assez prononcée, la cache entièrement; la dentelle se relève en un coquillé dans lequel se cache une rose thé. Nous retrouvons une rose semblable dans la traîne de blonde et de rubans qui retombe sur la nuque. Les rubans du pouf et ceux de la traîne sont de couleur vert émeraude.

**4. Carré en guipure Renaissance.** — Notre carré, posé sur un transparent de soie bleue, cerise, rose ou vert émeraude, formera pelote, boîte à bijoux, milieu d'écran, etc. Nous pourrions encore le mélanger avec des carrés de broderie mate, sur tulle ou sur mousseline, ou même avec du travail au crochet plein, pour rideaux, dessus d'écrans, voiles de fauteuil, etc.

On l'exécute sur de la batiste au réseau un peu lâche; on trace sur l'étoffe tous les contours de notre dessin; on bâtit la batiste sur une toile cirée, puis on brode, soit au feston, soit à l'aide d'un petit lacet excessivement régulier, tous les méandres du dessin. Il est bien entendu que, si on emploie du lacet, celui-ci devra être cousu avec beaucoup de soin, car nous aurons ensuite à découper l'étoffe tout autour des pleins; on comprend toute l'importance d'un travail solidement établi.

Quand l'étoffe est enlevée, on exécute les barrettes vénitienes qui se trouvent dans les intervalles; elles sont agrémentées de picots.

On peut aussi exécuter notre carré sans employer de batiste. Dans ce cas, on coud du lacet ou de la mignardise



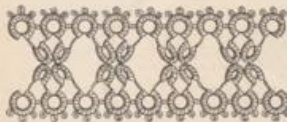
1. TOILETTE DE DINER. — MODÈLE DE M<sup>me</sup> BRÉANT-CASTEL. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.



2. BONNET DU MATIN.

que j'ai dit pour l'étoile en frivolité n° 10, publiée le 22 février. Chaque dentelle se compose de petits anneaux de frivolité reliés les uns aux autres par des picots.

8. Petite dentelle au crochet. — Elle se fait en travers.



6. DENTELLE EN FRIVOLOITÉ.



9. ENTRE-DEUX CROCHET ET MIGNARDISE.



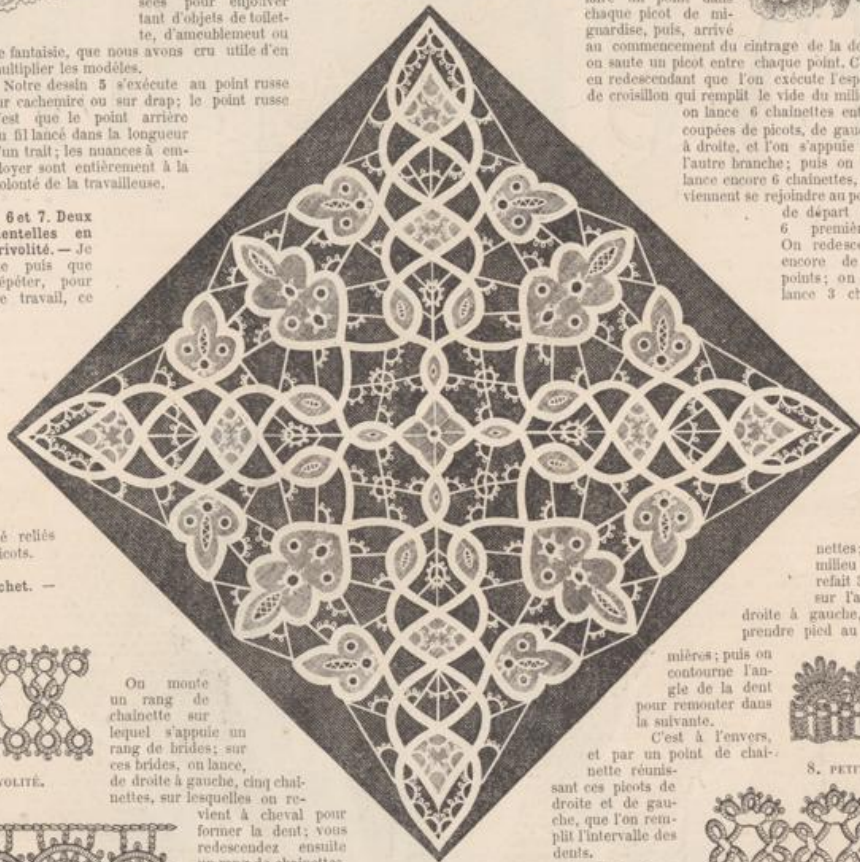
10. DENTELLE MIGNARDISE ET CROCHET.

se sur un papier pelure, sur lequel on aura, au préalable, tracé le dessin, puis on remplit les intervalles avec des points à l'aiguille un peu serrés, ce qui formera les maïs.

5. Bande au point russe. — Les bandes brodées sur étoffe peuvent être utilisées pour enjoliver tant d'objets de toilette, d'ameublement ou de fantaisie, que nous avons cru utile d'en multiplier les modèles.

Notre dessin 5 s'exécute au point russe sur cachemire ou sur drap; le point russe n'est que le point arrière ou fil lancé dans la longueur d'un trait; les nuances à employer sont entièrement à la volonté de la travailleuse.

6 et 7. Deux dentelles en frivolité. — Je ne puis que répéter, pour ce travail, ce



4. CARRÉ EN GUIPÈRE RENAISSANCE.

On monte un rang de chaînette sur lequel s'appuie un rang de brides; sur ces brides, on lance, de droite à gauche, cinq chaînettes, sur lesquelles on revient à cheval pour former la dent; vous redescendez ensuite un rang de chaînettes, sur lequel s'appuiera le second rang de brides, qui, lui aussi, sera surmonté d'une dent festonnée se raccordant sur la dent précédente.

9. Entre-deux, crochet et mignardise. — On bâtit la mignardise sur du taffetas ciré, ou même sur un simple papier, en lui faisant former les ronds bien réguliers qui sont indiqués sur notre dessin. On exécute au crochet les ronds qui se trouvent au milieu des ronds, en ayant soin de laisser un rond vide entre chaque

rond plein. Lorsque les milieux des ronds sont remplis, on débâtit et l'on fait au crochet les deux galeries extérieures qui servent de bisières à l'entre-deux.

10. Dentelle, mignardise et crochet.

— Le travail de l'intérieur des dents s'exécute d'un seul jet; on commence par faire un point dans chaque picot de mignardise, puis, arrivé au commencement du cintrage de la dent, on saute un picot entre chaque point. C'est en redescendant que l'on exécute l'espace de croisillon qui remplit le vide du milieu; on lance 6 chaînettes entre-coupées de picots, de gauche à droite, et l'on s'appuie sur l'autre branche; puis on relance encore 6 chaînettes, qui viennent se rejoindre au point de départ des 6 premières. On redescend encore de 4 points; on relance 3 chaî-



3. COIFFURE POUR DAME D'UN CERTAIN AGE.

nettes; on prend un demi-point au milieu de la barrette précédente; on refait 3 chaînettes. On reprend pied sur l'autre montant; on refait, de droite à gauche, 7 chaînettes qui viennent prendre pied au point de départ des 7 pre-

mières; puis on contourne l'angle de la dent pour remonter dans la suivante. C'est à l'envers, et par un point de chaî-

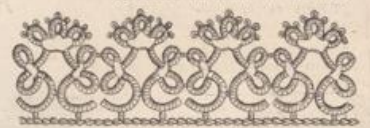
nette réunissant ces picots de droite et de gauche, que l'on remplit l'intervalle des dents.

11. Entre-deux de passementerie, crochet et mignardise. — On l'exécute en mignardise de soie noire et en cordonnet assorti.

On commencera par le milieu de la dentelle. Les étoiles se font en deux parties égales; on commence une pointe d'étoile, composée de demi-brides et de brides, qui viennent aboutir au centre; puis on lance des brides et des demi-brides dont le point extrême vient se prendre dans l'un des picots; on redescend sur le rang qui vient de monter,



8. PETITE DENTELLE AU CROCHET.



7. DENTELLE EN FRIVOLOITÉ.



11. ENTRE-DEUX CROCHET ET MIGNARDISE.



5. BANDE À BRODER AU POINT RUSSÉ SUR CACHEMIRE OU SUR DRAP.

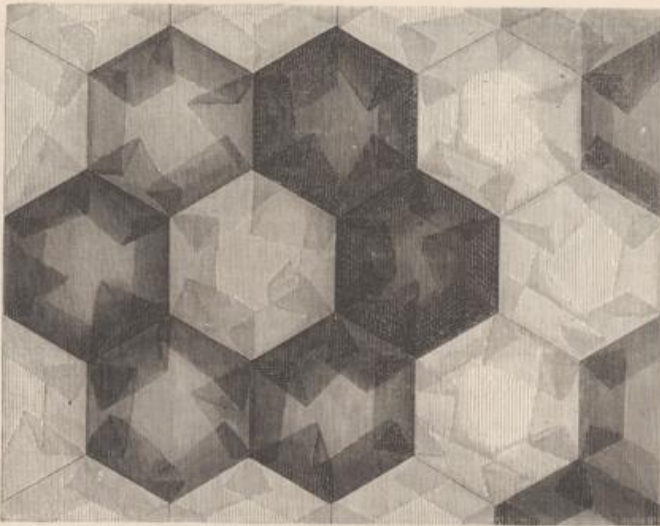
pour revenir au centre; puis on relance une autre moitié de dent; on l'appuie encore dans un des picots; on redescend vers le centre; on fait la moitié de la quatrième branche, puis on exécute les chaînettes de l'intervalle; celle du milieu est prise, dans le bas de la dent de magnardise, dans un des picots. On recommence la pointe de la seconde étoile, on arrive au centre; on lance les points de la seconde branche et on répète le travail que l'on vient de faire à la première dent.

On continue ainsi jusqu'à ce que l'on ait la longueur d'entre-deux voulue pour l'objet que l'on veut garnir.

Alors on travaille dans l'autre sens, en retournant son ouvrage, et, prenant pied sur une seconde magnardise, on refait l'autre partie de l'étoile exactement de la même manière que la première, mais en s'y rattachant, au cours du travail, par des points pris sur ceux du rang déjà fait.

Une personne habituée au travail du crochet saisira cette explication.

Quant aux rangs de lisière, au nombre de deux de chaque côté, ils se font après coup. Un premier rang prend un point dans un picot, laissant un point d'intervalle, excepté dans l'intervalle aigu de la dent. Le second rang est composé de chaînettes allongées, qui prennent pied



13. DÉTAIL DES ROSACES FORMANT LE STORE.

sur le rang précédent et se relie les unes aux autres par un rang droit.

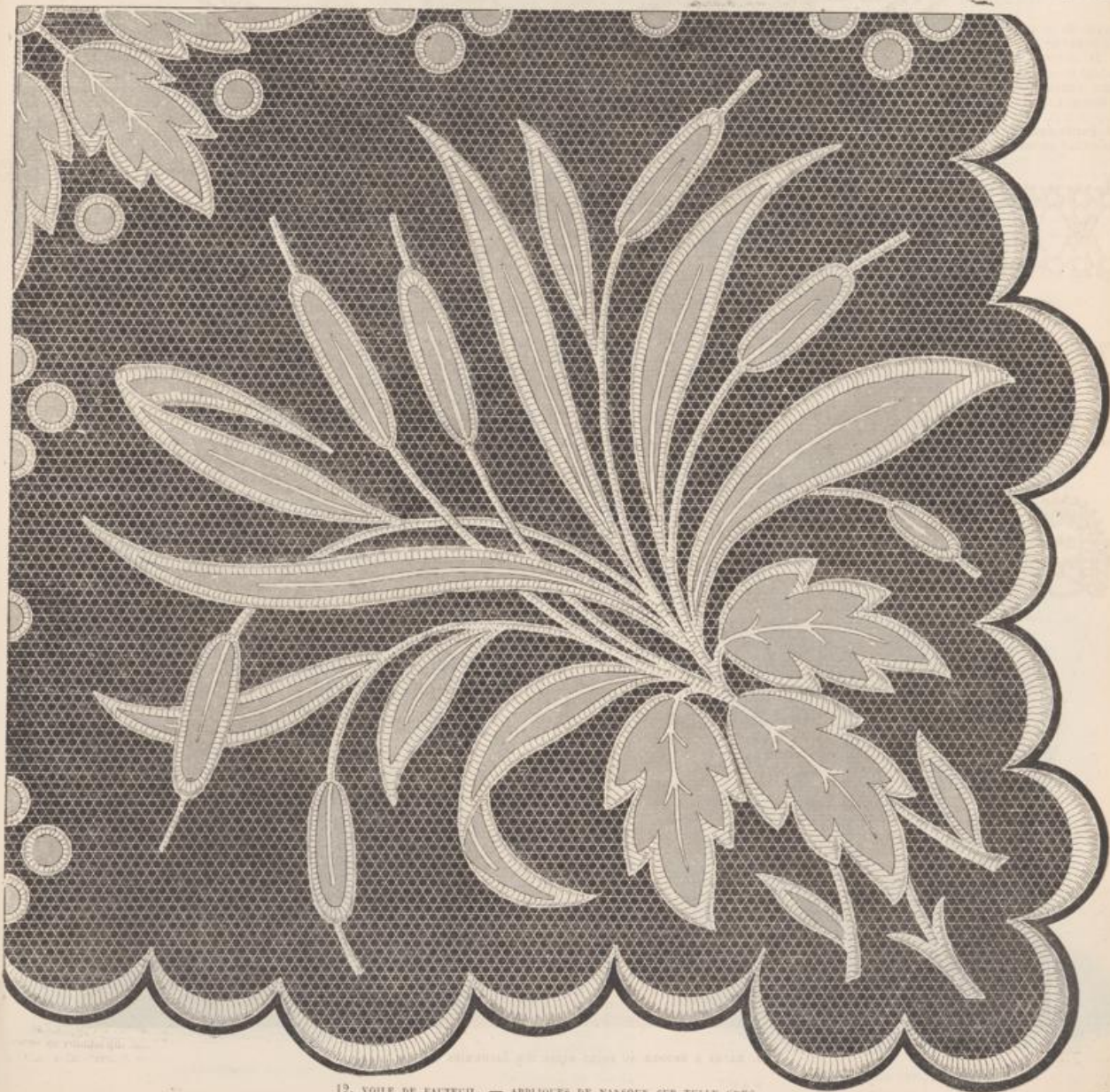
12. Voile de fauteuil en appliques de nansouk sur tulle grec. — Modèle de M<sup>me</sup> Lecker, 3, rue de Itahan. — Notre dessin reproduit le quart de ce délicieux objet. Il sera donc facile à nos lectrices de répéter quatre fois ce dessin pour obtenir le voile entier. La fleurette du milieu se compose de huit feuilles semblables; et chaque encoignure est ornée d'un bouquet pareil à celui de notre modèle.

Tracez sur du nansouk tous les contours du dessin; bâtissez ce nansouk sur du tulle, et mettez le tout sur un taffetas ciré.

Tous les contours des feuilles et des boutons ainsi que les branchages sont brodés en relief. Avec du coton un peu gros, vous tracez d'abord les deux bords, puis vous bourrez le milieu; ensuite avec du coton à broder de première qualité, vous brodez ce relief au point de feston. Le tulle, bien entendu, doit être pris par vos points de feston en même temps que le nansouk.

Quand ce travail est terminé, vous découpez le nansouk tout autour avec précaution pour ne pas entamer le tulle.

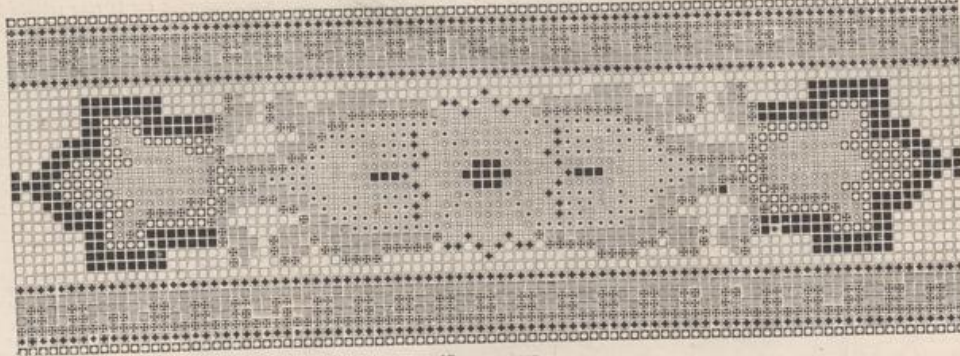
13-14. Store de croisée composé de



12. VOILE DE FAUTEUIL. — APPLIQUES DE NANSOUK SUR TULLE GREC.

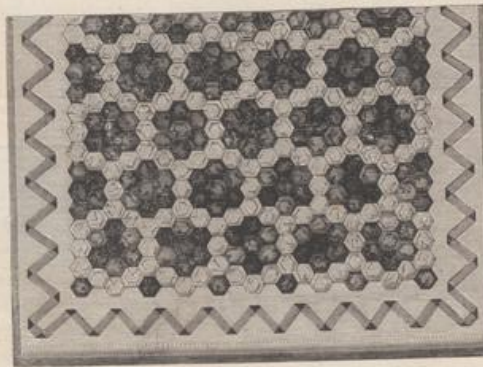
petits morceaux de soie. — Pour exécuter ce joli store, qui ressemble à un beau vitrail, il faut se procurer des petits morceaux de soie de toutes les nuances, depuis les plus claires jusqu'aux plus foncées et du taffetas blanc. On coupe des petits morceaux de carton, en leur donnant la forme d'un hexagone régulier, ayant, d'un angle à l'autre, de 5 à 6 centimètres; on coupe ensuite ses morceaux de taffetas dans la même forme, mais seulement plus grands de 1 centimètre tout autour. On bâtit le carton sous le petit morceau de soie et on le fixe provisoirement au moyen de quelques fils rattrapant le taffetas en dessous. On prépare ainsi un certain nombre de morceaux, et on les coud en observant le dessin au moyen d'un petit surjet très-fin en dessous. Quand les six côtés sont cousus, c'est-à-dire que l'hexagone est attaché de toutes parts à un autre hexagone, on coupe les fils qui retiennent le carton en dessous et on le retire. Le dessin n° 14 représente l'ensemble de la moitié du store, le dessin n° 13, le détail d'une rosace. C'est sur ce détail qu'il faut exécuter le store; l'effet des nuances y est parfaitement rendu. Le centre de chaque rosace doit être d'un ton neutre et clair, gris, par exemple, et il faut grouper les diverses nuances autour de ce centre avec goût et discernement; mais ce dernier détail dépend absolument de la personne qui fait le store. Les rosaces sont entourées d'hexagones en taffetas blanc qui servent à l'encadrer. Tout autour du store, on dispose une bande de taffetas blanc sur laquelle serpente un ruban cousu, et de la nuance de l'ameublement de la pièce à laquelle il est destiné, bleu, rouge, vert, jaune, grise, etc., etc.

On trouve ce store tout fait ou échantillonné chez



13. TAPISSERIE.

□ Vert clair. ■ Gris clair. ⊞ Gris foncé. \* Jaune d'or. □ Magenta. x Ponceau. ⊞ Havane foncé. ⊞ Havane clair. ■ Laine noire.

14. MOITIÉ DU STORE DE CROISÉE. — MODÈLE DE M<sup>lle</sup> DE MILLY.

M<sup>lle</sup> de Milly, boulevard des Batignolles, 21.

45. Tapisserie. — Bande pour ameublements. — Modèle de M<sup>lle</sup> Lecker, 3, rue de Rohan. Les couleurs à employer sont indiquées à côté de chaque signe sous le dessin.

46. Toilette de promenade. — Modèle de M<sup>lle</sup> Bréant-Castel. — Juppon de velours vert olive. Tunique et veste cintrée, à revers, en petit drap de fantaisie vert bouteille. La tunique, artistiquement drapée devant, se relève sur les côtés et se prolonge en châle par derrière; le paletot-veste, à col d'homme et à revers, se boutonne croisé sur la poitrine; il est cintré derrière sans être fendu. Chapeau de feutre vert, aux bords légèrement retroussés, orné de coques de velours noir et de faille verte, d'où s'élance un panache de plumes vertes nuancées.

47. Toilette de promenade. — Juppon de velours anglais marron foncé. Tunique en drap marron. Cette tunique, qui ne fait qu'un avec le corsage, est fendue dans toute sa hauteur; la partie du devant se dispose, sur les côtés, en draperie gracieuse dont les plis rapprochés se groupent dans une agrafe de nacre, en

laissant dépasser la pointe de la jupe; par derrière, la jupe retombe toute droite en étoile; les plis du pouf sont ramassés dans deux agrafes de nacre plus petites que celles des côtés. — Modèle de M<sup>lle</sup> Bréant-Castel.

48. Costume de petit garçon de cinq ans. — Ce costume est entièrement en drap ou en popeline bleu Louise. La culotte courte, presque collante, se rattache par une boucle au-dessous du genou, Gillet droit et montant. Veste cintrée à longues basques carrées. Bas de fillosette rayés bleu et blanc. Bottines un peu hautes. Voir, sur le supplément du dernier numéro, les patrons de la veste et du pantalon.

49. Costume de fillette de six ans. — Robe de popeline marron doré; le premier jupon uni est garni en hauteur de ruches de taffetas noir; la garniture de la tunique princesse semble continuer ce même ruche, qui forme bretelle sur le corsage et s'en va un peu en éventail sur le jupon légèrement gonflé en ballon; les manches coudées sont ornées d'une ruche un peu haute en taffetas noir.

20. Toilette de diner. — Juppon de faille nacarat, divisé en deux parties; celle de derrière est formée de volants aux plis creux espacés, de hauteur moyenne; sur la partie du devant, ces volants s'échelonnent et sont superposés; le premier, un peu haut, est à plis croisés, espacés par un intervalle; le second volant, qui vient à fleur de tête du premier, est plissé régulièrement d'une façon un peu serrée; enfin, le troisième est plissé et à tête.

Tunique en faille rubis, froncée dans le travers; les fronces sont espacées et séparées par de la guipure



16. TOILETTE DE PROMENADE.



17. TOILETTE DE PROMENADE.



1874

Paris et Valenciennes Imp. Paris

REVUE DE LA MODE

*Gazette de la Famille*

13. Quai Voltaire à Paris

*Modistes de M. Cavalley, 6. Boulevard des Capucines, 6. Paris.*



richement perlée de jais formant entre-deux; cette guipure se retrouve en volant dans le bas de ladite tunique.

Les plis de la tunique, ramassés par derrière pour former un poul, semblent rattachés par une écharpe qui y fait suite et dont les pans, richement garnis, retombent sur les volants de derrière.

Corsage bouillonné à basques carrées, presque entièrement recouvert de dentelles perlées, formant plastron; les manches, qui sont unies jusqu'au bas, contrastent heureusement avec la richesse du corsage.

K. DOUGY.

COURRIER DE LA MODE

J'ai promis quelques détails de lingerie, et je tiens parole. La mode des cols plats en toile persiste. La forme généralement adoptée pour toilette très-simple est le col droit par derrière, à pointes recourbées et non cessées par devant, et laissant le cou libre, tant elles sont espacées. Les encolures se font très-larges, les nœuds de cravate lâches; enfin, pour avoir un peu de cachet (style convenu), le col

demi-toilette, on garnit les cols et les manches de toile ou de batiste de dentelles vraies ou fausses, valenciennes, marlines ou point de Bruges. Dans ces cols larges et variés on place des ruches de dentelle ou de mousseline, ou de petits plissés faits à la main.

Les jabots en dentelle sont moins de mode; on les remplace par des nœuds mêlés de crêpe de Chine et dentelle. Les fichus de dentelle ornant les ouvertures en cœur ou carrées des robes, se font toujours; mais il faut se garder des inventions en ce genre que l'on voit aux vitrines des magasins; il est très-facile de donner à côté du bon goût dans le choix de ces objets de fantaisie. Nous donnerons prochainement quelques jolis modèles dans le journal.

Les manches de robes étant plus larges et, pour la plupart, ouvertes, les manchettes sont reléguées au service des costumes du matin.

Les manches de toile sont toujours assorties au col; on les fait généralement assez larges et montrant le bras assez haut; on les garnit à l'intérieur de plissés et de ruches, si le col est également garni. J'ai vu des cols et des manches plissés à tout petits plis faits à la main, comme les jabots de nos grands-pères, et aussi des camisoles, des chemises de nuit, garnies de la même manière. Pour cela, on pose autour du cou et le long du devant, au bas des poignets, de petites bandes de batiste finement froncées, et le reste, c'est-à-dire les plis, est l'affaire de la blanchisseuse. Cette garniture est d'une élégance exquise; elle n'a qu'un défaut, c'est de coûter très-cher comme blanchissage.

On ne porte plus guère de camisole, et ce vêtement de nuit est généralement remplacé par ce que l'on nomme des *matinées*. La *matinée* est une sorte de petit paletot en piqué ou flanelle rose, blanche ou bleue, ou en nansouk, suivant la saison. En piqué, on la brode, on la festonne, ou on la garnit de bandes brodées; en flanelle, on y pose des guipures blanches, ou bien on fait tout autour un gros feston en scie de la nuance, et, dans chaque dent de feston, on brode une marguerite ou des roues; en nansouk, on emploie des entre-deux brodés, ou de valenciennes, de guipure, avec bandes brodées ou dentelles au bord. Les belles Parisiennes qui lisent le matin, ou les convalescentes à qui on permet de s'asseoir dans leur lit, feront bien d'adopter ce coquet vêtement, qui, accompagné d'un petit bonnet fantaisie, fera un très-joli effet.

La *matinée* peut aussi composer un costume de chambre, que l'on pourra porter jusqu'au déjeuner, si on le complète avec un jupon de même étoffe que la *matinée* et garni de même. Ainsi, jupon de flanelle, orné dans le bas d'un haut volant à tête, brodé comme le paletot, ou en piqué nansouk, suivant qu'il accompagne une *matinée* en piqué ou en nansouk.

J'ai vu de fort jolis mouchoirs en batiste fil entièrement rose, bleu et mauve, que l'on m'a assuré être très-bon teint. Ces mouchoirs sont festonnés en blanc. Je préfère ceux qui n'ont que le bord en couleur et le milieu blanc. Le chiffre se brode en blanc sur la bordure en couleur. Le mouchoir écri est aussi le mouchoir élégant; il faut qu'il soit en batiste finon, c'est-à-dire en batiste très-claire, pour être joli. Je pré-

GRAVURE COLORIÉE

Robe de dîner ou de théâtre en taffetas rose. — La jupe est ornée de cinq volants remontant jusqu'à 40 centimètres de la taille; le premier volant est froncé est dentelé, le deuxième droit dans le bas est plissé, le troisième dentelé, le quatrième et le cinquième dentelés. La tunique est froncée de blondes mélangées, blanches et noires, cousues les unes aux autres, dont le dessin représente une feuille blanche et une feuille noire alternant; la feuille noire est perlée de jais noir et la feuille blanche perlée de jais blanc. Le dessin indique la position de la blonde posée en long pour la jupe, et en travers pour le corsage, de façon à former une sorte de basque simulée. Fraise de dentelle blanche ornée au bord de perles de jais. Les manches sont plates et garnies d'un revers composé de blondes mélangées. Bouquet de roses au corsage et dans les cheveux.

Deuxième toilette de dîner, de théâtre ou de réception en faille bleu pâle avec ornements en velours bleu barbeau. Sur la jupe à traîne sont posés cinq volants, dont trois en velours barbeau et deux en faille avec lisérés de velours barbeau et biais recouvrant le point du froncé. Cuirasse au corsage sans manches, en velours bleu avec basque courte par devant et formant une grande pointe aiguë par derrière. La basque est ornée de quatre petits biais, deux en volants et deux en faille. Des biais de faille posés en pointe par derrière ornent par devant l'écharpe en cœur du corsage. Manches de faille bleu pâle avec revers bouillonnés. L'originalité de cette toilette consiste dans l'écharpe de velours qui garnit la jupe. Pour l'exécuter, il faut tailler un biais de velours de 7 à 8 centimètres de largeur. Ce biais est attaché par devant sur le côté gauche par un large nœud de faille bleue, dont l'agrafe se rattache à la basque du corsage. Elle se plisse en plis irréguliers, traverse le devant de la jupe, vient se nouer lâche derrière et retombe en pointe aiguë. Le croisé est préparé à l'avance; les fronces sont maintenues par une mousseline roide et en forme de nœud, après avoir passé la jupe au moyen d'agrafes placées en dessous.

M. DE S.



18. COSTUME DE GARÇON.

19. FILLETTE DE SIX ANS.

20. TOILETTE DE DINER.

TOILETTES DE DAME ET D'ENFANTS. — MODÈLES DE M<sup>me</sup> ELISE. — DESSIN DE G. GOXIN.

doit prendre un petit air... comment dirai-je?... Je ne trouve qu'un mot, je l'écris en demandant pardon à mes lectrices, mais il faut que je rende ma pensée: un petit air débraillé. Je ne trouve pas cela absolument joli ni de bon goût, mais c'est ainsi. Il y a aussi le col amazone, tout droit et replié tout autour de façon à former un petit revers de 1 à 2 centimètres. Puis le col paysan, sorte de grand col tout droit, haut de près de 8 à 10 centimètres, qui se replie sur lui-même. Le derrière seul est cassé par un coup de fer; le devant, qui est carré, se roule au fer, comme les cols de marié de village; on le fait plus large que l'encolure, et on noue, lâche, dessous, une cravate de foulard ou de crêpe de Chine.

Il y a ensuite une foule de formes, et chaque lingère les varie suivant son goût et sa fantaisie. Généralement, pour

fière aussi le fond blanc, avec bord écarlate. On brode quelquefois le chiffre en rouge, mais plus généralement en blanc sur le carré que forme à chaque pointe le grand ourlet à jour.

Les femmes, à la fois élégantes et économes, ne se laissent jamais prendre au dépourvu par les saisons et ont soin de préparer à l'avance les changements de costume. Elles trouvent un double avantage à agir ainsi; d'abord elles évitent les fausses dépenses qu'entraîne toujours un achat fait précipitamment et sans réflexion, parce qu'il y a nécessité absolue d'avoir une robe, un chapeau, pour telle circonstance. Très-souvent, au moment de la grande presse des couturières, on attend des semaines et des mois une robe plus légère, et, pendant ce temps, on suffoque sous son costume d'hiver, arrivé, du reste, à un état de décrépitude que rend plus affreux encore un soleil resplendissant. Mais, me dirait-on, on ne sait pas maintenant ce qui se portera cet été, et nous ne voulons pas faire faire une robe qui ne soit plus de mode cet été.

Permettez-moi, chères lectrices, de vous affirmer que cet argument n'a aucune valeur. La mode ne s'improvise pas. Elle est préparée de longs mois à l'avance par ceux qui la décrètent à l'époque voulue, et votre couturière est très bien renseignée à cette heure sur ce que vous devez porter au mois de juin. Qu'il s'introduise, au fur et à mesure que paraissent les modèles, quelques modifications sans importance, cela peut être vrai, mais cela ne saurait prouver que votre robe ne sera pas absolument selon le goût du jour si elle est datée du mois de mars. J'ai dit déjà que la véritable élégance consistait à être toujours vêtue suivant la circonstance, la saison, le milieu où l'on vit et l'endroit où l'on va. Or, pour résoudre ce problème, il faut, avant tout, être femme de précaution. C'est pour vous aider dans cette tâche que je me livre à de véritables recherches; j'ai commencé par les magasins de la maison l'Union des Indes, bien connue de nos abonnées, et cela parce que je sais de bonne source que le foulard va, plus que jamais, être en vogue.

La première remarque que j'ai faite, c'est que les nouveaux tissus en foulard sont d'une souplesse parfaite. Jusqu'à ce jour, le foulard restait une étoffe élégante mais raide et se cassant dans les plis; on a trouvé le moyen de le rendre soyeux et moelleux et d'augmenter aussi son brillant et ses reflets et même sa solidité. Il y a d'abord le foulard uni, qui existe en cent soixante nuances différentes, représentant toutes les dégradations de tons connus et même inconnus; ainsi le bleu marine, pour citer un exemple, jusqu'au bleu aigue marine pâle et doux comme un nuage, et ainsi des autres tons. Le foulard uni sert à faire les jupons, les garnitures, les volants et les ruches, les lisérés et s'harmonise avec les foulards à dessins. Il coûte 48 fr., 55 fr., 60 fr., et au-dessus par huit mètres (on donne, du reste, tous les mètres); il a 90 centimètres de largeur. Comme observation générale, j'ajouterai que tous les foulards de l'Inde ont invariablement 90 centimètres de largeur; ceci dit, je ne le répéterai plus; on devra se baser sur ce principe.

Les dessins pompadorus de l'Union des Indes sont ravissants et j'en ai en la raison. On m'a expliqué qu'on les obtenait au moyen de plaques d'acier au lieu de plaques de bois qui sont employées par tous les fabricants; de là le fini, la délicatesse du dessin, la perfection des nuances et des ombres. Je citerai le maguet reproduit dans tous les tons, le bouton de rose accompagné de petites fleurettes lilas sur fond gris pâle, blanc, noir, etc., etc. De légers dessins courants, guirlandes mêlées de bouquets avec feuillages de plusieurs verts et ombrés à rendre jaloux un artiste; d'autres à grands ramages qu'on peut employer pour robes de chambre élégantes; les foulards pompadorus coûtent 48 fr., 58 fr., 65 fr., 75 fr. et au-dessus, toujours par huit mètres.

Passons maintenant aux petits dessins réguliers. Cette année, on a inventé les anneaux, les ronds blancs ou de couleur; toutes les nuances de chaque ton; puis les pois ombrés, disposés par trois ou isolés, teinte sur teinte ou sur tout autre ton et sur toutes nuances de chaque ton; puis les rayures, depuis les mille raies jusqu'aux larges rayures (j'avoue ma préférence pour cette dernière disposition). Ces foulards coûtent 48 fr., 54 fr., 57 fr., et au-dessus. Il y a encore les petits dessins d'un seul ton sur tous les fonds, qui coûtent 45 fr., 48 fr., 55 fr., et au-dessus. Toutes ces étoffes, je le répète, sont par 8 mètres.

Parmi les tissus unis, je mentionnerai le *swatow* de Chine ou soie écarlate, qui fait des costumes charmants pour bains de mer ou voyages. La robe coûte 75 fr. par 18 mètres. Le *swatow* de Chine n'a que 52 centimètres de largeur.

Le *crêpon* de l'Inde, qui fait de merveilleuses robes très-habillées et solides, et qui coûte en toutes nuances 96 fr. par 8 mètres, et 90 centimètres de largeur. Le *sogalien*, le *batouan*, tissu uni très-souple, en toute nuance; le tissure de l'Inde écarlate, plus épais et plus brillant que le *swatow*, très-solide surtout, à 70 fr., 80 fr. et 90 fr. la robe. Le *chawpou*, foulard blanc lisse, à 74 fr. le mètre (largeur, 70 centimètres), avec lequel on peut faire des tuniques de soir d'une élégance merveilleuse.

Où! voilà une bien longue énumération, elle était nécessaire pour donner à mes lectrices une idée de ce que renferment les magasins de l'Union des Indes. Je leur rappelle que M. Léhousset envoie franco la collection complète de

toutes les robes contenues dans ses magasins; les échantillons sont assez grands pour faire juger de l'effet; tous sont étiquetés de façon à ne faire aucune confusion. Je prie instamment celles de mes lectrices qui feront venir cette collection ne de la garder que fort peu de temps, afin qu'il soit possible de contenter tout le monde. Je sais que les demandes sont nombreuses, et c'est pour cela que j'ai pris les devants dans l'intérêt même de nos abonnées.

MARIE DE SAVERNY.

## LETTRES PARISIENNES

UNE JOURNÉE EN PROVINCE

M<sup>me</sup> Marie de Saverny à M<sup>me</sup> Claire J..., à Paris.

Me voilà depuis six jours à N..., ma chère Claire, et, quoique je sois tombée chez notre amie Laure en pleine saison de calme, je n'ai pu dérober à mes plaisirs et à mes occupations un seul instant pour causer avec vous.

Il en qu'on ne danse pas en carême dans la bonne société de N..., je vous assure qu'on s'y amuse beaucoup, et que la Parisienne la plus exigeante trouverait avec moi qu'en province on sait, au moins aussi bien qu'à Paris, employer son temps pour le plaisir d'une manière intelligente. Je n'ai qu'à prendre au hasard une de nos journées et à vous en donner le détail pour vous ranger à mon avis. Samedi dernier, par exemple, à neuf heures, Laure est entrée dans ma chambre; j'avoue, à ma honte, que je venais à peine de sauter de mon lit; elle était déjà vêtue avec cette grâce simple et élégante qui lui est particulière. — Allons, paresseuse, dépêche-toi de t'habiller. Je préside à dix heures une assemblée de l'œuvre de la Miséricorde, à laquelle M<sup>re</sup> l'évêque doit assister, et je tiens à te faire juge de la façon imposante dont je remplis les hautes fonctions dont je suis revêtue.

En un tour de main, je fus prête et nous parlâmes pour l'évêché. Je trouvais réunies toutes les femmes de fonctionnaires, toutes les notabilités féminines dont Laure m'a fait faire la connaissance depuis mon arrivée chez elle. Ces dames, au nombre de cinquante, étaient assises. Monseigneur fit son entrée presque aussitôt après nous, et la secrétaire, s'étant levée, commença la lecture du rapport annuel.

Cette importante pièce, écrite avec un talent réel, contenait le détail des résultats merveilleux obtenus avec les ressources de l'œuvre, qui sont, du reste, considérables, et de vives marques d'approbation furent données par l'assemblée et par monseigneur à l'aimable secrétaire, qui est l'une des plus jolies femmes de N... M<sup>me</sup> de B... se leva ensuite, et, avec une aisance, un aplomb de bon goût, que je ne saurais trop admirer, elle rappela que ce qui avait été fait était bien peu de chose auprès de ce qui restait à faire.

Dans un langage ému, elle fit en quelques mots le tableau le plus saisissant de la misère des faubourgs peuplés de la ville; elle peignit en quelques traits rapides l'insuffisance des secours distribués déjà et démontra la nécessité de multiplier les dons, d'augmenter le nombre des membres actifs de la société; elle exhorta surtout les membres présents à ne reculer devant aucune initiative, aucune fatigue, aucun découragement pour assurer le succès de la loterie qui avait été décidée dans le dernier conseil, et termina en remerciant avec effusion ses collaboratrices dans cette œuvre de la miséricorde pour leur concours si intelligent et si fructueux pendant l'année qui s'était écoulée.

Laure, en un mot, prononça devant moi un véritable discours mille fois plus éloquent et surtout plus fécond en bons résultats, que ceux que l'on entend à Versailles à la chambre des députés.

Ah! si nos honorables voulaient bien faire un peu comme notre amie, parler avec effusion et chaleur des vrais intérêts de leur pays, s'oublier un peu eux-mêmes ou plutôt oublier, pour un temps, le parti auquel ils appartiennent pour ne songer qu'aux malheurs passés pour les réparer et aux malheurs à venir pour les prévenir, ne pensez-vous pas que cela vaudrait mieux?

Ceci dit entre deux parenthèses, je continue. Monseigneur, à son tour, sut, avec un rare bonheur d'expression, donner à chacune des femmes présentes la dose d'éloge qui lui revenait, et je n'oublierai jamais les quelques mots qu'il adressa à l'intelligente présidente.

« Madame, lui dit-il, votre arrivée à N... a été un bienfait pour nos pauvres, et votre départ sera un deuil pour tous ceux qui vous ont connue. »

L'attendrissement fut général et on se quitta les larmes aux yeux.

Midi sonnait comme nous arrivions à l'hôtel, et c'est à peine si nous eûmes le temps d'aller enlever nos chapeaux, le déjeuner était servi. Vous connaissez M. de B... ma chère Claire? Il fut l'un des plus aimables causeurs de Paris et est toujours l'homme spirituel et charmant par excellence; aussi, comme il est excessivement occupé et que l'heure des repas est à peu près le seul instant où sa famille peut voir

de sa causerie, le déjeuner, repas intime et par suite charmant, devient l'heure la plus agréable du jour. C'est à déjeuner que je dois subir les petites attaques de mon hôte sur la fantaisie qui m'a prise soudain de mettre entre mes doigts une plume, mais ses attaques sont si fines, si gracieuses, qu'il faudrait avoir un mauvais caractère pour s'en fâcher. Je riposte de mon mieux, à la grande joie de Laure, qui n'est jamais si heureuse que lorsque le feu est ouvert entre son mari et moi, et cela finit toujours par de trop vifs éloges dont je rougis et qui me ferment la bouche, car je crains toujours de les avoir provoqués. Avec des amis trop aimables rien n'est dangereux pour sa modestie comme de ne pas accepter leur critique, ils se croient toujours forcés d'aller au-delà de leur pensée pour protester de leur bonne intention.

À deux heures, Laure a fait atteler, et nous sommes parties pour une tournée de visite.

Ici une petite digression est nécessaire.

La ville de N..., comme beaucoup de villes de province, est scindée en deux parts bien distinctes ou plutôt sa société se compose de deux éléments tout différents et absolument étrangers l'un à l'autre. L'une se compose de la vieille aristocratie du pays, qui compte dans son sein les plus anciens noms de France et habite le quartier haut de la ville; ce quartier porte même un nom. L'autre comprend le haut commerce et l'industrie, la bourgeoisie et les fonctionnaires. Ces deux catégories semblent ne pas même se connaître; elles ont séparément leurs fêtes, leurs plaisirs et jamais ou presque jamais, la fusion ne s'opère, si ce n'est pourlant pour quelques œuvres de charité.

Laure, elle, par la haute situation de son mari d'une part, par sa famille et celle de M. de B... d'autre part, jouit du privilège impou d'être également bien reçue dans les deux camps. Chose plus étonnante, elle a su réunir à sa table hospitalière, sans qu'il se passât aucun incident fâcheux, M. X... gros manufacturier trois fois millionnaire et député libéral, et le marquis de R..., dont la noblesse remonte bien plus haut que les croisades, et qui siège au conseil général à la tête de ses coreligionnaires en légitimité dont il est le chef d'attaque et le fétiche. Eh bien, ces deux hommes, sous l'influence du doux regard de la maîtresse de la maison, ont causé durant tout le repas avec une courtoisie sans égale. Ce que c'est cependant que le pouvoir d'une femme aimable!

Donc nos visites m'ont promenée tour tour de la ville haute à la ville basse, des grands boulevards aux grands quais, et j'ai pu admirer la solennité des demeures aristocratiques, comme aussi la somptuosité des hôtels où respire le luxe, fruit de l'industrie et du commerce. Hélas! malgré mon désir de trouver charmant tout ce que j'ai vu en province, il faut bien, pour rester toujours impartiale, que je déclare ici combien, par certains côtés, la vie est étroite à N... Je ne puis dire que je ne me sois beaucoup amusée, ce qui n'est pas très-charitable, je le confesse, à écouter les racontars et les petites histoires en vogue dans le moment. Du reste, et pour rester toujours dans la justice, je sais pas mal de femmes à Paris qui passent aussi leur temps à médire de leur prochain; chaque société, chaque groupe a bien ses petits cancans. La médisance à Paris marche moins vite, et cela se conçoit, mais elle parvient également à son but, qui est de contrister le prochain ou de brouiller les meilleurs amis. Est-ce que la jalousie et l'esprit de parti ne sont pas de tous les pays?

La place va me manquer. Un mot cependant sur le splendide dîner qui fut donné, le soir, par M. et M<sup>me</sup> de B... Décidément, on ne sait bien manger qu'en province! C'est là seulement que le luxe de la table atteint des proportions inouïes. Service magnifique, vins exquis, aimables et gais convives, riches toilettes, tout contribuant à donner à la salle à manger de l'hôtel de B... un aspect prestigieux.

Le soir, beaucoup de monde; le tout N... était là, et rien ne m'eût empêchée de croire que j'avais sous les yeux ce tout Paris dont nos gazettiers sont si fiers.

Que de choses j'aurais encore à vous dire, ma chère Claire! Mais, il faut que je m'arrête; je me réserve de vous continuer de vive voix le récit de ma visite à notre amie. Croyez, ma bien chère, à mon inaltérable affection.

MARIE DE SAVERNY.

## LES TROIS AMOUREUX DE JEANNETTE

(Suite et fin.)

Pierre s'arracha une bonne poignée de cheveux sans plus parler.

— Avez-vous bien pu me faire cette peine? reprit Jeannette en laissant paraître une larme au bord de ses yeux. Vous batte, vous tuer, pourquoi? Mais celui des trois qui aurait tué les deux autres me serait devenu odieux!

— Tiens! murmura Pierre, voilà une chose à laquelle je n'avais jamais pensé.

— Il me semble, au contraire, ajouta-t-elle, que je me



mettrais à aimer de toutes mes forces celui qui aurait été tué ou blessé.

Jean soupira, et regretta, du plus profond de son cœur, de n'avoir pas la tête fendue.

— Mais, continua Jeannette, il y a un moyen d'arranger tout cela; d'abord vous allez me promettre de faire ce que je vous dirai.

— Nous vous le promettons, dirent les trois amoureux d'une commune voix.

— Je vous aime tous trois comme des frères, en attendant que j'aime l'un de vous comme un mari. Jurez-moi donc de ne plus chercher à vous tuer, ni aujourd'hui, ni jamais.

On prit le serment que Jeannette demandait.

— Rien, dit-elle; à présent, écoutez.

— Tant que tu voudras, répondit Jean, qui avait l'air ravi d'un homme qui entend une musique délicieuse.

— Vous partirez tous trois, et resterez trois ans loin du pays. Au retour, chacun de vous racontera ce qu'il a fait et comment il a occupé son temps. Celui qui m'aimera le plus et m'aura le mieux méritée, je l'épouserai. Donnez-moi la main à présent et n'en parlez plus.

Après ce petit discours, Jeannette tourna sur ses talons et rentra au village, ramenant à ses côtés les trois amoureux. Jamais elle n'avait marché d'un pied plus lesté et d'un air si content. On aurait dit une alicouette courant dans un pré.

Pierre, Claude et Jean venaient comme les lopins de terre qu'ils avaient, ramassèrent leurs meilleures hardes, et armés d'un bâton, comme ces voyageurs qu'on voit dans les vieilles gravures, ils partirent un beau matin.

Le curé, qui les avait vus naître, célébra une messe à leur intention; tout le village les accompagna jusqu'aux limites de la commune, chacun les embrassa, et durant les longues veillées de l'hiver, il ne fut plus question que des trois voyageurs.

Trois ans ne passent pas en un jour; mais au bout de l'été vient l'automne; une saison finit, puis une autre commence; il fait chaud, il fait froid; les fleurs succèdent aux neiges, les heures coulent toujours, et un moment vient où trois ans ne tiennent pas plus dans la vie qu'un matin.

Resiée au village, Jeannette vécut comme elle avait toujours fait; éveillée dès l'aube, gaie et chantait comme une inotte au bord de son nid, se mirant dans sa glace et au courant des clairs ruisseaux, cueillant partout des fleurs pour en parer sa chambre; bonne à tout le monde, surtout aux pauvres et aux petits enfants, et faisant le bien tout naturellement, et parce que son caractère l'y portait.

Cependant il était aisé de remarquer que Jeannette n'était pas tout à fait aussi riieuse qu'autrefois. On aurait dit qu'une secrète pensée la poursuivait.

— Elle pense à Pierre, disait maître Simon.

— Elle pense à Claude, disait le père André.

Jeannette dansait un peu moins et priait un peu plus; quand on la cherchait pour quelque promenade dans les bois, au temps des noisettes, on la surprenait souvent à l'église, au pied d'une image de la Vierge, qu'elle affectionnait, et dont, par ses soins, l'autel était toujours couvert des plus fraîches fleurs de la saison.

Une maladie vint, qui décima le village. Elle servit à faire éclater les bonnes qualités de Jeannette, comme le bonheur avait servi à mettre en relief les qualités charmantes de son âme et de sa jeunesse. Elle se multiplia pour être au chevet de tous les malades et porter à tous les malheureux des remèdes et des consolations. Ce fut bien réellement, durant ces jours d'épreuve, la fille de toutes les mères et la sœur de tous les affligés. Après que l'épidémie eut disparu, le curé aimait à répéter que si la main de Dieu avait écarté le fléau, on le devait aux prières de Jeannette.

Les trois ans tourbèrent à leur fin. Tous les yeux, chaque matin, interrogeaient la grande route pour voir si les trois amoureux n'arrivaient pas.

— Je suis sûr que Pierre est devenu prince, disait maître Simon.

— Laissez donc! je gagerais que Claude est quasiment millionnaire, reprenait le père André.

Un jour, au cœur de l'été, on vit descendre trois voyageurs à la porte de la seule auberge qui fût dans le pays. L'un d'eux était arrivé en voiture, le second à cheval, et le troisième à pied.

Le premier était suivi d'un domestique; l'autre portait l'uniforme des chasseurs d'Afrique, l'épaulette et la croix. Quant au dernier, il était assez pauvrement vêtu d'assez méchants habits.

C'étaient, comme on l'a déjà deviné, Claude, Pierre et Jean.

La nouvelle de leur arrivée se répandit dans tout le village, et toute la population accourut pour les voir. On ne se lassait pas surtout d'admirer la belle voiture de Claude et le bel uniforme de Pierre. Quant à Jean, les premiers compliments échangés, personne n'y prit plus garde. On voyait bien que les voyages ne lui avaient pas profité.

Jeannette arriva, plus rouge qu'une cerise.

— Les trois ans sont écoulés, dit Pierre, et nous voici tous trois de retour. — Jeannette, ma petite Jeannette, chacun de nous vient te rappeler ta promesse. T'en souviens-tu?

— Je me la rappelle, dit Jeannette, et je suis prête à la tenir.

Jean leva timidement les yeux, regarda Jeannette et l'épaulette d'argent de Pierre, et soupira.

— Seulement, reprit-elle, promettez-moi de vous aimer comme des frères et de n'en pas vouloir à celui que je choisirai.

— Bon! dit Pierre en frottant sa moustache, je le promets pour eux et pour moi.

Cela fait, on dina en grande compagnie, et le soir venu, rangés en cercle au pied d'un grand noyer, le curé, Jeannette et leurs amis s'apprêtèrent à entendre les récits des trois amoureux.

Le premier qui prit la parole, ce fut Claude.

— Lorsque je quittai le pays, dit-il, j'avais dans ma poche un millier d'écus, tout compte fait. Une voiture qui passait sur la grande route me cond isit dans un port de mer où de grands navires chargeaient et débarquaient des monceaux de marchandises. Cette vue éveilla en moi le goût du commerce, que j'avais toujours eu. Je m'informai adroitement des occasions qui pouvaient se présenter de gagner quelque argent, et j'en profitai. Au bout de quelques mois j'avais doublé mon capital; au bout de l'an je l'avais quadruplé. Mais re alors d'une assez forte somme, je hasardai une opération plus importante. Elle réussit complètement et me rapporta de très-gros bénéfices. Ma réputation s'accrut avec mon succès, et bientôt une maison de commerce m'offrit une association que j'acceptai. Que vous dirai-je? Mon travail prospéra; rien de ce que j'ai tenté n'a échoué, et me voici, après trois ans d'absence, à la tête d'une fortune que beaucoup d'autres n'acquiescent pas au bout d'une vie d'efforts. Dois-je ajouter que tout cela est pour Jeannette?... Vous le savez déjà. On m'a offert six fois de me marier avec des filles d'armateur ou de négociant, mais j'ai toujours refusé; Claude et sa fortune sont à Jeannette.

— Bravo, Claude! cria le père André. Et se penchant à l'oreille de maître Simon, il ajouta: Je te l'avais bien dit, c'est Claude qui l'aura.

— Moi, dit Pierre, après que Claude eut cessé de parler, j'ai rencontré à cinq lieues du village un détachement de soldats qui regagnaient leur régiment en Afrique. Vous savez que j'ai toujours été batailleur. Je suivis les soldats et m'enrôlai dans leur corps aussitôt que j'eus touché le rivage africain. Dès la première affaire je me jetai comme un furieux; il me semblait que Jeannette était devant moi et qu'elle me montrait l'ennemi. Je voulais lui conquérir la gloire à tout prix. La gloire seule me paraissait digne d'elle. A cette première rencontre, j'attrapai trois balles dans mes habits et deux coups de yatagan sur les bras; mais mon capitaine m'avait dit: Tu es un brave! et je ne sentais rien. A la fin de la campagne, j'étais maréchal des logis et cité à l'ordre du jour de l'armée. A l'ardeur qui m'enflammait, je sentis que j'étais né pour l'état militaire. Il est vrai que derrière le drapeau, je voyais toujours Jeannette. Bref, de combat en combat, de campagne en campagne, et à force de donner des coups de sabre par-ci et des coups de pistolet par-là, j'ai gagné la croix et l'épaulette de lieutenant. Ça ne m'a guère coûté que trois ou quatre blessures, presque rien. Je compte bien ne pas m'arrêter là et revenir un pays avec les graines d'épinaur sur les épaules et le crachat sur la poitrine. Mon sabre, mon épaulette et mon ruban, je mets tout aux pieds de Jeannette, et si elle me choisit je lui promets que son mari sera général.

— Vive Pierre! cria maître Simon en jetant son bonnet en l'air.

Et tout bas, il ajouta à l'oreille du père André:

— C'est lui qui épousera Jeannette.

— Et toi, mon garçon, n'as-tu rien à nous conter? dit le curé en se tournant du côté de Jean.

— Mon histoire ne sera pas longue et ne sera pas gaie non plus, répondit Jean. Vous savez que je n'ai jamais été heureux; cela n'a pas changé depuis que j'ai quitté le village. Au commencement, dans une petite ville où je m'étais établi, j'essayai de faire du commerce, la moitié de mes fonds fut mangée en moins de rien. J'aurais pu tenter fortune avec le reste; mais je compris bien vite que, riche ou pauvre, je serais malheureux, si je ne voyais pas Jeannette. Je prêtai le fond de mon sac à un marchand chez qui je demeurais et qui ne savait comment payer le loyer de sa boutique, et, prenant mes jambes à mon cou, je suis retourné au pays. Pour n'être pas reconnu, je me suis établi dans un hameau distant de ce village de quelques lieues; là, j'enseigne à lire aux petits enfants sous la direction du vicaire de l'école. Ce que je gagne n'est pas grand-chose, mais je vis de peu. Le dimanche et les jours de fête, je m'échappe et viens au pays pour voir Jeannette. Elle ne s'est jamais doutée que je fusse aussi près d'elle. Je me cache derrière les haies, je la regarde passer, et je suis content. La nuit venue, je regagne mon hameau. Et voilà tantôt trois ans que ça dure. Si elle m'accepte, je n'ai rien à lui offrir que mon cœur; mais il est tout à elle, au une autre pensée n'y ayant jamais poussé; c'est un peu pour ça, je crois, que je ne puis réussir à rien.

— Eh bien! dit Jeannette quand elle les eut entendus tous les trois, je vous demande la nuit pour réfléchir.

— Moi, dit le curé, je prierais Dieu pour qu'il t'éclaircisse.

Lorsque Pierre, en se relevant, fit sonner ses éperons, Jean secoua la tête.

— Je crois bien, dit-il à demi-voix, que je finirai mes jours au hameau, entre le vicaire et mes petits écoliers.

— Sois tranquille, dit Claude, qui l'avait entendu, je t'achèterai une maisonnette avec une demi-douzaine d'arpents de bonnes terres où tu pourras l'établir et vivre à l'aise.

Le lendemain on se réunit de nouveau. Le village était en habits de fête. Jeannette s'avança, conduite par le curé. Elle était en parure de mariée, le voile blanc sur la tête et le bouquet de fleurs d'orange au côté. Elle était si jolie qu'un murmure d'admiration s'éleva du milieu de l'auditoire:

Jeannette fit quelques pas au milieu du cercle, toute confuse et les yeux baissés.

— Mon enfant, j'ai prié Dieu. As-tu fait ton choix? dit le curé d'une voix un peu tremblante.

Jeannette releva ses longues paupières, et un grand silence se fit parmi les spectateurs. On voyait, au mouvement de son bouquet, que le cœur lui battait à l'étouffer.

Ses trois amoureux étaient devant elle, immobiles comme des soldats sous les armes; Pierre le front haut, et Jean un peu pâle.

Quant à Claude, il avait l'air grave et superbe d'un banquier à la veille de souscrire un emprunt.

Jeannette marcha d'un pas ferme vers eux et tendit la main à Jean.

Jean poussa un cri et devint blême.

— Prends, mon ami, prends ma main, dit elle, voyant qu'il ne bougeait pas: c'est toi qui l'as méritée, tu es le plus malheureux, et rien ne t'a distrait de moi.

Jean prit la main de Jeannette entre les siennes et la couvrit de baisers sans parler. Puis se retournant:

— Vous aurez la fortune, dit-elle à Claude:

— Et vous la gloire, dit-elle à Pierre. Lui n'avait que moi!

— C'est l'Esprit-Saint qui t'a éclairée, ma fille, dit le curé, qui avait les larmes aux yeux. Embrasse ton mari. Et Jeannette embrassa Jean.

ANÉE ACHARD.

## UN DRAME AUX BAINS DE MER

On peut dire, sans hasarder un paradoxe, que les bains de mer sont entrés aujourd'hui dans nos mœurs presque aussi avant que dans les mœurs britanniques. Aussi bien que les habitués du West-End, nous savons maintenant en France apprécier les douceurs du *sea side*. En Angleterre, les bains de mer sont passés presque à l'état de dogme. Au point de vue de l'hygiène, il est convenu que les gens comme il faut ne peuvent pas se bien porter s'ils ne vont pas chaque été passer ce qu'ils appellent une saison à Margate, à Ramsgate, à l'opulente Brighton ou simplement dans un joli petit village abandonné depuis longtemps par la mode, mais auquel de rares touristes comme moi ont gardé un bon souvenir, à Horne-Bay. Pour ceux qui voudraient faire connaissance avec l'objet de mes prédilections, j'ajoute que Horne-Bay est situé à l'embouchure de la Tamise, à quatre milles environ de Canterbury, d'où l'on y va en partie pendant la semaine du cricket, le *cricket week*.

En France, il est vrai, qu'ils sont rares ceux qui font des bains de mer une affaire de santé, qui vont à Dieppe ou à Trouville, comme les Vénitiens allaient à Padoue ou à Vérone changer d'air, *romper l'aria*. Pour le vrai Parisien, les bains de mer sont exclusivement affaire de plaisir. Ne croyez pas qu'il se préoccupe de la plage, plus ou moins sablonneuse, ou du rude gal-t. Peu lui importe; souvent même il rentre à Paris sans avoir essayé une seule fois du bain à la lame. Ce qu'il cherche, avant tout, c'est un Casino confortable, la toupie hollandaise, et surtout, hélas! la table de jeu qui va occuper ses loisirs pendant six semaines. Pour les dames du high-life, c'est une toute autre affaire. Les bains de mer sont le Longchamp moderne, prétexte à costumes nouveaux, si l'on veut; mais avouons que les costumes que l'imagination féconde de nos Parisiennes invente ou que nos journaux de mode créent pour elles, sont en général si réussis, que nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre. Nous laissons de côté les excentricités condamnées par le bon goût, tout ce qui tend, par exemple, à masculiniser le costume de la femme. Mais, à côté de ces quelques erreurs, que de grâce et que de charme! N'est-ce pas aux bains de mer ou dans les stations balnéaires qu'on été inaugurées la botte à la hongroise et la polonoise? N'est-ce pas encore aux bains de mer qu'un des plus mignons, l'un des plus féminins caprices de la mode, un souvenir expurgé du temps de Mme de Pompadour, la double jupe a fait sa réapparition après un siècle d'exil. Donc, hurrah pour les bains de mer!

Il y a des bains de mer pour toutes les fantaisies. Quand on veut seulement déplacer le boulevard, quand on est jeune, brillant, bruyant et... riche, on court à Dieppe ou à Trouville. M. de Morny avait inventé Beauville, uno

singulière invention! Ceux qui ont la poitrine faible vont respirer l'air balsamique des pignadas d'Arcacon. Les cosmopolites préfèrent Biarritz. Les frileux qui se trompent de saison vont à Nice. Mais les rêveurs et les poètes se fixeront au Tréport. C'est là qu'il y a déjà pas mal d'années, j'ai planté pour la première fois ma tente. Aussi est-ce en qualité de vieil ami que je me permettais de présenter le Tréport au lecteur en esquissant au fusain le portrait de cette bourgade normande.

Si vous arrivez par mer au Tréport, vous trouvez la ville pittoresquement juchée en haut d'une falaise sur l'extrême limite qui sépare le département de la Seine-Inférieure de la Somme. Rien de plus gracieux que son église, bâtie tout au bord de la coupure de la falaise, dans laquelle on a creusé le port. Les vieilles maisons se groupent autour de l'édifice, comme les enfants se serrent près du giron de leur mère. Vu d'un peu loin, cet étrange village, avec son clocher qui le domine sur la haute falaise, a l'air de quelque géant accroupi montrant du doigt le ciel.

En descendant de la vieille ville, si nous longions le port et que nous tournions à gauche en laissant la jetée, nous y reviendrions, — sur notre droite, nous nous trouverions sur une promenade bordant la mer et qui ressemble maintenant à toutes les promenades des villes d'eaux : le Tréport, je suis bien forcé d'en convenir, a perdu depuis longtemps déjà son antique simplicité, et les toilettes tapageuses s'y rencontrent aussi bien qu'à Dieppe et à Trouville; là comme ailleurs, les messieurs y fument aujourd'hui en lorgnant les femmes et dissimulent mal l'ennui que leur cause la monotonie du paysage. A peine, en souvenir d'autrefois, trouve-t-on encore quelques flâneurs couchés sans façon sur le gale. Si nous avançons, nous nous trouvons en face de l'éternel et insipide Casino, où trois ou quatre pianos essayent en vain de s'accorder. Oh! restons sur le vieux port. Ce ne serait pas la peine d'avoir quitté Paris pour le retrouver dans ce coin perdu de la Normandie.

D'ailleurs, au Tréport, quand on veut voir la population à l'œuvre, ce n'est pas dans les chaumières, la plupart désertes, qu'il faut aller, c'est dans le port. Ici, tout le monde appartient à ces *travailleurs de la mer*, dont M. Victor Hugo a buriné l'histoire. Au Tréport, comme dans la plupart des villes d'Italie, comme à Naples, comme à Venise, on vit en plein air, entre les jetées du côté de la mer et la maison de la princesse Troubetzkoi, située à l'extrémité du port. Les hommes sont tous pêcheurs. Il fait beau les voir quand la mer atteint son plein, s'embarquer trois ou quatre matelots sur un frêle bateau sans pont. C'est à ces coquilles de noix que le pêcheur du Tréport confie sa vie; c'est avec ces frêles embarcations qu'il lutte contre des temps horribles, afin de pouvoir rapporter à la maison de quoi acheter un casquin neuf à la ménagère, une chemise de laine rouge à son aîné et des sabots à la petite dernière.

Ah! je vous le dis en vérité, c'est une vie aventureuse. Plus la mer est grosse, plus il y a de chances de faire bonne pêche, pourvu toutefois qu'une lame n'emporte pas les filets et quelquefois ceux qui les tendent, par-dessus le marché. Ce sont là les chances du métier. Ce qui n'empêche pas que jamais les marins du Tréport ne prennent aussi joyeusement la mer qu'alors qu'il souffle une brise carabine.

Les femmes ont leur part au travail sinon aux dangers. Elles s'attendent quarante, cinquante, quelquefois plus, après un câble, qu'on leur jette des bateaux, pour les aider à sortir du port. Elles les conduisent ainsi jusqu'à delà des jetées et rien n'est pittoresque comme de voir s'avancer lentement, activées par le refrain monotone de quelque vieille chanson de matelots, ce long cordon de femmes vêtues de couleurs éclatantes; casquin de lutaine écarlate, bas de laine violette qui leur donnent de faux airs d'archevêque, et hauts sabots sans quartiers qu'elles portent avec une parfaite aisance.

Quelques vieillards, — les invalides de la mer, — tiennent la tête du cortège, pendant que les enfants courent de-ci de-là, recevant sur leur passage une caresse ou un coup de pied, suivant l'humeur plus ou moins gaie de la porteuse de grelin à la portée de laquelle ils se trouvent.

Un de mes grands plaisirs pendant la première saison que je passai au Tréport, était d'assister, à chaque marée, à ce départ de la petite flotte allant à la conquête du bien-être de la famille. Peu à peu, à force de me voir, les Normandes étaient devenues moins farouches et échangeaient avec moi les menus propos qui sont la monnaie courante des politesses campagnardes :

— Bonjour, monsieur.

— Il fait beau aujourd'hui, pas vrai?

— A Paris, vous n'avez pas une jetée comme celle-ci pour vous promener.

— Ou bien encore :

— Prenez donc un bout de grelin, monsieur le Parisien.

Et de rire.

J'avais surtout lié connaissance avec un jeune drôle de sept à huit ans, auquel de longs cheveux blonds bouclés et des joues colorées d'un ton de brique un peu trop accentué donnaient l'air d'un jeune Bacchus suivant le vieux Silène.

Le rusé compère ne manquait pas de courir à moi du plus loin qu'il m'apercevait et de m'entraîner chez un certain pé Issier, auteur des plus succulentes *bouloches* qui aient jamais chatouillé odorant normand.

Quand Petit-Jean, — c'était le nom de mon jeune ami, — avait englouti deux ou trois bouloches (plutôt trois que deux); quand il avait passé sa langue sur ses lèvres pour ramasser les derniers débris du festin, Petit-Jean devenait causeur.

Petit-Jean était ambitieux. Il enviait surtout deux choses : porter comme son oncle, Jacques Berthier, — le père était mort nous saurons bientôt comment, — porter comme son oncle, de grandes bottes de marin et faire sa première campagne sur la barque du patron. Le premier de ces souhaits avait déjà été exaucé, mais d'une manière incomplète. Pendant que son oncle fumait sa pipe, le soir, assis devant un bon feu de bourrées en racontant les hasards de la pêche à l'aieul, Petit-Jean était entré plus d'une fois dans les bottes du pêcheur, non pas seulement d'une jambe, mais des deux, les deux jambes dans la même botte, il est vrai. Tout son petit corps y disparaissait bientôt et de Petit-Jean l'on n'apercevait plus que la tête, ce qui était bien amusant, mais lui donnait, il faut bien l'avouer, très-peu l'air d'un marin et cela faisait engorger le marmot.

Quant à l'autre ambition de Petit-Jean, — la grande, — monter à bord, — elle ne paraissait pas devoir se réaliser de sitôt, son oncle ayant déclaré que Petit-Jean n'embarquerait pas avant sa première communion.

ÉDOUARD DIDIER.

(La suite au prochain numéro.)

Valses célèbres de J. Klein : *Lèvres de feu!! Cuir de Russie.*

## LES MENUS DE LA SAISON

Mars

MENU EN MAIGRE DE 8 A 10 PERSONNES

Potage de riz aux moules.  
Filets de merlans frits.  
Brochet au court-bouillon, sauce ralfort.  
Tanches au gratin.  
Salade de homards.  
Pâté froid de saumon.  
Artichauts à la lyonnaise.  
Gelée d'oranges.  
Salade. — Dessert.

*Le court-bouillon.* — Ne nous le dissimulons pas, l'art du court-bouillon, qui, si ingénieusement, donne aux poissons d'une nature un peu fade l'avantage de piquer notre sensualité et de stimuler notre appétit, succombe sous les coups de l'économie et de la paresse!!

Rien d'admirable comme un court-bouillon fait dans tous les principes d'une cuisine savante.

On prépare des courts-bouillons au gras ainsi qu'au maigre; les premiers, on le pense bien, sont plus succulents, mais la loi de l'Église les interdit aux jours d'abstinence; il faut alors tirer des racines un jus aussi apprêtif que des viandes, et c'est là que les études d'un cuisinier habile lui servent merveilleusement et le distinguent de ces simples cuiseurs d'aliments, dignes tout au plus du nom de *fouille-au-pot*.

J'emprunte à un dispensaire de cuisine du bon vieux temps la recette suivante du *Brochet au court-bouillon* :

Poser d'abord le brochet dans un plat creux et verser dessus du vinaigre salé bouillant.

Placer sur le feu, dans une poissonnrière, du vin blanc, avec verjus, si on en a, sel, poivre, clous de girofle, laurier, oignons et citrons verts ou orange. Quand il aura bouilli à grand feu pendant quelques instants, introduire dans le corps du brochet un gros morceau de beurre, l'envelopper de fines herbes, oignons, citrons, laurier, et par-dessus d'une serviette, et le mettre dans le court-bouillon. Après cuisson, l'égoutter, le dresser sur un plat avec une serviette en dessous, et le servir entouré de branches de persil.

LE BARON BRISSE.

CHOCOLATS. — COMPAGNIE COLONIALE. Ce qui fait la supériorité des produits de la Compagnie Coloniale, c'est que tous ses chocolats, préparés avec un soin particulier, sont exempts de tout mélange. Son but est de livrer aux consommateurs des produits hors ligne. — *Entrepôt général, 132, rue de Rivoli.*

### AVIS IMPORTANT

L'administration de la *Revue de la Mode*, avec l'intention d'être agréable à ses abonnés, vient de s'entendre avec l'une des premières maisons de parfumerie de Paris, et, à l'aide d'un sacrifice, elle peut offrir à ses lectrices, au-dessous du prix coûtant, un produit indispensable à la toilette : nous voulons parler de la *Veloutine Viard*.

Ce produit, qui a atteint un perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, remplace avantageusement la poudre de riz, dont il n'a pas les inconvénients.

La maison Viard a fait, de son côté, un sacrifice pour mettre nos lectrices à même d'essayer ce produit et de s'attirer une clientèle et un succès justifiés.

Cette maison donnera à toute abonnée de la *Revue de la Mode*, sur la présentation de la bande de son journal justifi-

fiant de son abonnement, et ce jusqu'au 31 mars 1874 (quelle que soit la durée de l'abonnement), une grande boîte de *Veloutine Viard* perfectionnée, blanche, rosée ou Rachel, avec la houppie en cygne, du prix de six francs, moyennant le prix exceptionnel de deux francs.

Les abonnées des départements pourront jouir de cet avantage, en envoyant en plus 1 fr. pour les frais de port et d'emballage, c'est-à-dire trois francs, pour recevoir franco dans toute la France.

Toute demande pour Paris ou les départements doit être accompagnée d'une bande du journal et adressée franco à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal; indiquer la nuance que l'on désire : blanche, rosée ou Rachel. Ne s'adresser, dans aucun cas, à l'administration du journal.

Aux travailleurs de la ville et de la campagne, aux employés, aux artistes, aux savants, aux gens du monde, aux amateurs, à tous enfin, nous recommandons une publication avec gravures, paraissant chaque semaine en livraison, au prix de 15 centimes, et formant à la fin de l'année un magnifique volume des plus instructifs; elle a pour titre : *La Mosaïque, revue pittoresque illustrée de tous les temps et de tous les pays.*

### PETITE CORRESPONDANCE

M<sup>me</sup> M. de Saint-M. — Je suis de votre avis, madame. Les robes bien faites durent toujours davantage. La toilette désignée par vous est de M<sup>me</sup> Elise.

C<sup>ste</sup> de M., à Périgord. — Je ne connais guère de remède à l'inconvénient que vous signalez. J'ai entendu dire, mais je n'accepte aucunement la responsabilité de la recette, qu'en se lavant les mains à l'eau, aussi chaude que possible, l'inconvénient en question disparaît. — Je conseille une robe mixte, garnie devant avec franges et passementerie de jais, pour par derrière pris dans la jupe. — Vous devez être satisfaite, car nous avons donné de nombreux modèles pour fillettes.

M<sup>me</sup> E. de M., à Seize. — La forme la plus simple est celle qu'il faut adopter. Si l'étoffe est belle, je conseille une jupe unie avec tablier par devant, noué par derrière sur un noué en grand s coq es, soit en velours, soit en faille. Le corsage est à basque par devant, et forme par derrière une sorte de pouf ni très-long ni très-volumineux et qui retient le noué qui fixe le tablier. Col Angol, c'est-à-dire un peu noué et évasé, en soie noire, doublé de velours et rattachant une fraise en tulle ou en organdi; parements de fantaisie aux manches en velours et faille.

De mon chalet. — Bonne note est prise de la réclamation, on y fera droit; toutes vos demandes sont inscrites. La broderie des dolmans, toujours en vogue, sera plus ouvragée que jamais; on l'enrichira surtout de perles de jais.

Une fillette abonnée. — Demande de chiffres inscrite.

M<sup>me</sup> A. M. — Les retards dans l'envoi des chiffres ne préviennent que du grand nombre de demandes que nous avons reçues; votre tour arrivera prochainement.

M<sup>lle</sup> S. L. — Même réponse que ci-dessus; un peu de patience.

M<sup>me</sup> Ch. — Nous ne donnons pas de primes; nous préférons consacrer les sommes qu'elles coûteraient à l'amélioration des dessins de modes et d'ouvrages. Le succès nous prouve que nous agissons sagement. Oui, pour le patron. Une abonnée, à O. — Reçu le bon de poste. Votre demande de chiffres a été inscrite. Je pense que vous avez trouvé le renseignement sur la coiffure.

M. Z. Z., à Lyon. — Regrets sincères de ne pouvoir insérer; mais l'ouvrage s'éloigne trop du cadre de notre journal. Nous communiquerons la brochure à qui de droit.

M<sup>me</sup> H. de R. — Il sera fait droit à vos trois demandes; mais un certain délai est indispensable pour l'exécution de la coiffure et du patron.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'on doit soumettre ses études et ses livres à la raison, et non la raison à ses livres.

PARIS. — A. BOURDILLIAT, IMPRIMEUR-GÉRANT.

13, quai Voltaire, 13.